
Site Internet ouvert par **Laurent Lagriffoul**:
<http://membres.lycos.fr/apsicbr/brens.htm>
Mme Angélita Bettini, Présidente
M. Remi Demonsant, Secrétaire

Vous êtes invités à participer à l'Assemblée Générale de l'Association:
Samedi 11 février 2006, à 15 h,
Foyer Rural de Brens,
Place de la Mairie

Ordre du jour:

- rapport d'activité: Angélita BETTINI, Présidente
- bilan financier: Jeannine AUDOYE, trésorière
- rapport moral: Michel DE CHANTERAC, Secrétaire Adjoint
- projets pour 2006: Remi DEMONSANT, Secrétaire et Michel DE CHANTERAC

. **“Journée Internationale des Femmes”**, les 10, 11 et 12 mars, marquée par
l'**inauguration de la “Route Dora Schaul”**, qui longe le Camp.

. **Conférence-débat sur l'exil espagnol** par Progreso Marin, et **chants de la guerre civile** par Françoise Jaladieu, organisée par l'**association “Caspé-Gaillac”**, avec notre soutien, le 7 avril, à 20 h 30, Salle Dom Vayssette. Une exposition réalisée par la Région et le Conseil Général du Tarn se tiendra pendant un mois dans l'enceinte de l'Office de Tourisme (Abbaye Saint-Michel)

. **2ème Forum des Associations** le 16 et/ou 17 septembre (à préciser)

- perspectives et difficultés face à l'**enjeu essentiel de créer un “Lieu de Mémoire et de Pédagogie”** à l'emplacement du camp de femmes de Brens:

. **bilan de nos démarches:** - au niveau du Département
- au niveau de la Communauté des Communes

. **renforcement**, après la rencontre du 19 juin 2004, **des contacts et des liens établis avec d'autres Associations de Sauvegarde de la Mémoire**, les Amitiés Judéo-Lacaunaises, les Mouvements de Résistance, Déportation et Internement, la CIMADE, ...

. difficultés à initier la création d'une **Fédération Régionale des Camps**, (étape vers une Fédération Nationale), pour que l'**action “Mémoire, Histoire et Citoyenneté”** soit **mieux soutenue par les Autorités à tous les niveaux**.

- renouvellement du bureau et questions diverses

Vous comprendrez l'importance de l'Assemblée Générale: pour la vie de l'association, votre participation est nécessaire. Cotisation inchangée: à partir de 10 € (individuel), 15 € (couple) à adresser à la trésorière: J. AUDOYE, 54 Avenue Rhin et Danube 81600 GAILLAC. Merci de votre fidélité. Nous vous invitons à faire venir amis et connaissances.

Programme de la 4ème Journée Internationale des Femmes

Sous réserve de modification

-Vendredi 10 mars 2006 à 14 h 30 et 20 h 30, Salle des Spectacles de Gaillac

. **spectacle-conférence par “Les Chemins Buissonniers”**: “Quantiquanta”, suivi d’un débat. **Artistes** (danseuses-chorégraphes, comédienne, musicien-compositeur, créateur lumière et vidéo, concepteur espace sonore) et **scientifiques** (mathématicien, trois docteurs *femmes* en physique au CNRS) **unissent leurs talents pour nous faire voyager dans le monde de l’infiniment petit**. (principes d’incertitudes, dualité onde-particule, probabilités de présence)

. **exposition à l’appui: “Les Arts, les Sciences et les Femmes vers de nouvelles histoires”** en quatre parties: L’apport des femmes scientifiques dans les découvertes. Les anti-muses: les femmes et les arts. Portraits de femmes de Midi-Pyrénées. Femmes héroïnes.

- **Samedi 11 mars 2006: rencontre avec Lenka Reinerová**, ancienne internée du Camp de Rieucros, **Salle des Spectacles de Gaillac**. Ecrivain tchèque de langue allemande, elle est l’auteur de nouvelles autobiographiques: traduits en français, certains témoignages de sa vie d’internée, repris par les lecteurs de “Rideau Rouge”, avaient ému le public, lors d’une de nos précédentes manifestations. (cf “Promenade au lac des cygnes, Ed “L’Esprit des péninsules”, 2004)

. 14 h 30: expositions et stands des associations

. 15 h: **film “Passages-Marseille”** présenté par sa réalisatrice *Gesa Matthies* dans lequel témoigne Lenka Reinerová.

. 16 h 15: lecture d’extraits de textes de Lenka Reinerová par *les “Amis de la Poésie”*

. 17 h: **témoignage de Lenka Reinerová sur un vécu extraordinaire** - exil, internement, purges staliniennes, .. - **en lien avec les totalitarismes du 20ème siècle**.

. 18 h: **spectacle “Le lait des larmes”** de *Marie-Lise Roger*, produit par l’association “*Pattes de Mouche*”, mis en scène par *Michel Oster* avec *Béatrice Bardet-Brehm* (récitante) et *Robert Graczyk* (compositeur et pianiste)

. 19 h 30: apéritif offert par la Municipalité de Gaillac.

- Dimanche 12 mars 2006: manifestations sur la commune de Brens

- **10 h: inauguration de la Route Dora Schaul**, longeant le camp de Brens, en présence de son fils (Peter Schaul), de Lenka Reinerová et de l’ancienne internée du Camp de Brens, Angélita Bettini. La force et la vigueur des témoignages de notre Présidente ont contribué fondamentalement à sortir le Camp de Brens de l’oubli, à mettre en valeur le sort des Internées et les diverses formes de Résistances qu’elles ont pratiquées aux heures sombres de Vichy, en particulier lors des déportations de leurs camarades juives.

- **11 h: au Foyer Rural de Brens** (Place de la Mairie)

. Présentation de la personnalité de Dora Schaul, par une étudiante de l’Université Paris VII, *Sterenn Le Berre*, suite à un mémoire de maîtrise consacré à Dora. Elle complètera nos connaissances sur l’ancienne Internée des Camps de Rieucros et de Brens, ses actions de Résistante à Lyon et sa vie en RDA.

. **Exposition: “Il n’y a pas d’avenir sans mémoire”**: Un camp pour femmes: Brens, 1942-1944”, réalisée par notre association.

- 12 h: apéritif offert par la Municipalité de Brens

Témoignage de Nuria Mor sur sa vie d'Internée au Camp de Brens

Extrait de son livre *"Qui de tu s'allunya"* (*"Qui s'éloigne de toi"*)

(avec son aimable autorisation)

Présentation: "Barcelone 1936, Nuri alors âgée de 14 ans voit son univers d'adolescente bousculé par la Guerre Civile d'Espagne. Elle décrit ses jeunes années, comme on déroule un écheveau de laine, fil à fil, passant par les conflits qui ensanglantent la Catalogne" (*Nuria Mor*). Puis, la Retirada, la vie à Maurs-la-Jolie, dans le Cantal (où le père finit par rejoindre sa famille). Mais "à la fin de ce mois de janvier 42, sur ordre de la préfecture du Cantal, Maman et Montserrat sont arrêtées et expédiées au Camp de Rieucros, à Mende, chef-lieu de la Lozère. Pourquoi? Elles n'ont strictement rien fait... Le passé politique!" Une quinzaine de jours plus tard, **Nuria n'échappe pas non plus aux griffes de l'Histoire.**

Arrivée à la Baraque 7 Camp de Brens (*illustration Nuria Mor, p. 91*)

(p. 89) .. A mon tour je suis conduite en camp de concentration, à **Brens**, petit village au bord du Tarn, tout près de Gaillac. C'est dur de voir arriver la police chez soi quand on n'a pas commis l'ombre d'un délit. Ne connaissant rien des camps, je ne réalise pas vraiment, et suis loin de me douter de ce qui m'attend, pourtant mon coeur se serre.

Dès mon arrivée, je suis fortement impressionnée par la haute clôture en planches doublées de rangées de fils barbelés et à peine le seuil franchi, j'entends le lourd portail de fer, complètement hermétique, claquer derrière moi. J'aperçois alors un désert boueux jonché de baraquements noirâtres alignés au cordeau. Il fait froid, il fait sombre, mon corps tout entier se glace. Puis c'est le bureau d'accueil, et vas-y qu'on me questionne et que je remplisse des formulaires. Nom, prénom, âge, sexe, nationalité, religion, profession... Tout y passe, je m'exécute sans rien y comprendre, et brusquement j'entends "Baraque 7". Une surveillante me précède et me conduit à travers des allées boueuses où un grand cyprès, seul arbre du camp, donne un aspect de cimetière.

Dans le chambranle de la porte de la Baraque 7 se presse un essaim de femmes qui me dévisagent. Les regards sont tout à la fois chargés de curiosité, de sympathie et de compassion. Ce comité de réception, immanquablement réservé à chaque nouvelle venue, est pour le moins étrange, intimidant, voire dérangeant, quand soudain la surveillante appelle "Madame Casamiquela". Quelle surprise ! Maman et Montse sont là. Je n'en crois pas mes yeux, et elles non plus du reste ! Quel soulagement de les retrouver. Nous nous embrassons, nous pleurons beaucoup, de tout, et de joie aussi. Malgré cette satanée angoisse de l'inconnu qui m'étrangle, me voilà rassurée. En fait elles ne sont ici que depuis peu. Elles viennent d'être transférées avec quelques trois cents autres femmes, car le camp de Rieucros où elles étaient internées est devenu bien trop exigü et insalubre. Une chance dans notre malheur, même si Brens est considéré comme un camp disciplinaire, et la discipline ici, mieux vaut ne pas la bafouer. Il y a bien un cachot, toutefois nous ne subissons pas de sévices corporels.

Chapitre 7 - Brens, un camp de femmes

La vie au camp n'est évidemment pas des plus roses. Toutefois, si l'emploi du temps est strict et rigoureux, ce ne sont pas les travaux forcés non plus. Trois fois par jour, matin, midi et soir, nous devons répondre à l'appel. La journée nous sommes libres d'aller et venir dans l'enceinte du camp, mais dès le dernier appel, à 22 heures précises, toute circulation y est interdite, sauf pour se rendre aux toilettes situées à l'extérieur. Alors consignées dans nos chambrées, il n'est pas rare d'être réveillées au milieu de la nuit par les torches des surveillantes qui font leurs rondes.

Et tous les jours, à 18 heures pétantes, nous avons droit au sempiternel "Maréchal, nous voilà..." l'hymne de Pétain. Il n'est pas sans me rappeler celui de Franco, l'hymne de "La Falange" et l'hymne royal qui momifiaient toute l'Espagne... A la même heure en plus !

L'organisation concernant l'entretien des baraques qui nous incombe est plutôt bien rodée. A tour de rôle nous assumons les tâches quotidiennes. Le matin, deux d'entre nous vont chercher la marmite de brouet, ce bouillon noir que nous buvons en guise de café. D'autres sont consignées au "service". Elles ont en charge le nettoyage de la table qui sert de desserte aux gamelles, le lessivage de l'entrée, et le ravitaillement du poêle à charbon. Un seau par jour et pas plus. Au plus froid de l'hiver, ce n'est pas du luxe. Heureusement il y a un intendant espagnol, Plantat, qui souvent nous fait la faveur de quelques morceaux de charbon.

La baraque de bois longue d'une trentaine de mètres possède deux ouvertures sur les flancs, en face à face, et de part et d'autre, sur toute la longueur, se trouvent nos cabines, de tout petits espaces aménagés en chambres, simplement cloisonnés sur les côtés et ouverts sur l'allée centrale. Le fameux poêle est placé pile au centre, au niveau des portes. A tous moments dès que quelqu'une entre ou sort on entend la même rengaine: "La porte !" ... "Fermez la porte !" Ah, ce poêle ! Dans la froidure de l'hiver il joue un rôle primordial. Au fil barbelé qui entortille son ventre rond nous accrochons des gamelles pour faire chauffer la soupe ainsi qu'un peu d'eau pour la toilette intime. De temps en temps, quand par bonheur on nous en distribue, nous faisons aussi du vin chaud. Additionné d'un comprimé de saccharine, ce breuvage revigorant nous met un peu de baume au coeur. Nous utilisons également son conduit brûlant pour repasser le linge. A force d'y frotter énergiquement nos nippes, le tuyau, sur un bon mètre de haut, s'en trouve tout beau, tout lisse et bien brillant !

A vrai dire nous passons le plus clair de notre temps agglutinées autour de ce vieux poêle pour profiter au mieux de sa faible chaleur. C'est ainsi l'occasion de se découvrir, de se raconter, de bavarder. Et si étonnant que cela puisse paraître, malgré les sautes d'humeur et les problèmes de chacune liés à la privation de liberté, malgré les divergences politiques souvent source de discordes, et bien qu'au fil des jours les caractères s'aigrissent inévitablement, la cohabitation se passe du mieux possible, sans grands débordements, sans grosses disputes. **Nous sommes toutes prisonnières de la folie des hommes, de ceux qui font la guerre**; et si le troupeau de femelles parqué que nous sommes tend naturellement à se scinder par affinité, une belle solidarité nous unit. Nous nous témoignons beaucoup d'égards et de respect.

Outre donc l'entretien de ce feu fédérateur, **l'une d'entre nous, la "responsable" assure l'importante et ô combien délicate mission de la distribution du pain.** La ration journalière se limite à 200 grammes par personne, pour les J3, pour les jeunes de 13 à 21 ans seulement, moins pour les autres. Là encore c'est bien peu, bien trop peu... On se chaille les miettes, c'est dire !

Si nous toutes mangeons le midi à la cantine, le soir, la promue responsable, en rapport direct avec les autorités du camp nous sert le repas du soir concocté à la cantine. "Repas" ! Un bien joli mot pour cette **infâme tambouille à base de navets, rutabagas et topinambours simplement cuits à l'eau.** Parfois surnagent des bouts de pommes de terre, et le dimanche un petit bout de viande, quelle aubaine ! Mais le pire reste à n'en pas douter cette choucroute toujours mal dessalée. Franchement immangeable même quand on a le ventre vide ! Le soir nous devons nous contenter d'un potage... clair pour le moins, coloré de quelques morceaux de légumes.

En résumé, la faim est un état permanent. Certes il y a l'économat, mais on n'y trouve jamais rien et quand bien même, il nous faudrait de l'argent. Rares sont celles qui en ont. De fait nous n'y avons recours que pour le papier à lettres, essentiel, et autres petites fournitures en vente libre comme l'encre, le fil de rayonne ou les savonnettes même si elles semblent truffées de sable !

Heureusement il nous est permis de recevoir de l'aide extérieure. Des colis, des "paquets" comme on dit, implacablement ouverts et fouillés pour vérification avant de nous être remis, des fois qu'il y ait une arme, des pinces pour cisailer les barbelés ou des messages incitant à la rébellion, allez savoir !.. Mais des paquets tout de même avec de quoi manger dedans. Une fortune.

Ainsi les obligations ménagères accomplies, nous n'avons plus rien à faire, sinon attendre. **Nous passons notre vie à attendre. Et c'est long.** On attend tout puisqu'on manque de tout ! On attend les repas si frugaux soient-ils, tant l'estomac est creux ; on attend le courrier, même censuré, tant l'isolement nous pèse ; on attend le jour de la toilette, tant on se sent crasseuse, et pour cause nous n'avons droit qu'à de l'eau froide aux lavabos communs, une seule fois par semaine ; on attend le "paquet" notre sauveur ! On attend enfin que les jours passent... On attend la libération. Tout simplement, surtout si la tireuse de carte, la señora Julia, l'a prédit.

Pour tuer cette attente interminable, pour ne pas trop penser, pour ne pas sombrer dans la neurasthénie, nous usons d'ingéniosité pour nous occuper.

Notre occupation première consiste à dénicher du bois pour cuisiner les victuailles envoyées par les familles sur nos réchauds de fortune bricolés à l'aide de grosses boîtes de conserve.

Nous faisons feu de tout bois... et ce n'est pas peu dire ! On va même jusqu'à chiper les éclats de lattes des trottoirs, sortes de passerelles qui nous évitent de trop patauger dans les allées boueuses. Celles-ci s'édentent à folle allure. Effectivement, dès qu'une planche casse, comme par magie elle se volatilise... en fumée ! Terrible. Régulièrement on nous met en demeure de dénoncer la ou les saccageuses... Avertissements, menaces, rien n'y fait. Jamais personne ne bronche, et pour cause: nous sommes toutes coupables !

L'autre grande distraction consiste à prendre soin de soi, de son intimité, de sa propre image. Ici, si on se néglige on a vite fait de devenir une loque. Alors, entre femmes, et qui plus est à vingt ans, on s'attache à faire sa coquette. On se coiffe, se maquille, se prête fripes et conseils... On ajuste et raccourcit les uniformes qui nous affublent. Ainsi, si nous ne touchons pas aux bourres de l'hiver qui nous donnent désespérément l'air de bagnard, en revanche nous retaillons à notre silhouette les jupes blanches en cotonnade de l'été. Maman douée pour la couture travaille aussi pour les surveillantes. Le commissaire qui occupe un beau pavillon à l'orée du camp, tout comme le docteur qui, lui, habite en ville et ne vient qu'en cas de besoin, vont même jusqu'à lui confier de menus travaux moyennant quelques pièces.

Montse donne des cours d'espagnol et comble ses journées en lisant les nombreuses lettres qu'elle reçoit de son fiancé. Car en effet, à peine fut-elle internée qu'elle reçut la visite d'un collègue de travail, un Français, et ce même jour, au parloir du camp tous deux se fiancèrent en quelques minutes accordées exceptionnellement.

Quant à moi, maman me pousse à faire du tricot. Tenace il m'arrive de passer une journée entière pour déchiffrer l'explication d'un point dans un vieux catalogue rescapé. Je tricote beaucoup pour les unes et les autres sans être toujours payée en retour ! **Angelita, une de mes meilleures camarades excelle dans le remailage de bas et le stoppage.** Elle me plaît décidément beaucoup cette fille. Son indépendance m'aide du reste à ouvrir les yeux sur l'emprise de ma mère sur moi.

En effet maman m'interdit tout, comme entre autres de dépasser le quartier des "politiques", le nôtre, et celui des juives. Elle ne supporte pas de me voir traîner au fond du camp réservé aux "délits communs" et aux prostituées. Je dois systématiquement lui dire où je vais et pourquoi. Elle a visiblement peur pour moi sans me dire de quoi, pourquoi ?

La vérité est que bon nombre de femmes sont homosexuelles, ou le deviennent au bout d'un moment, et nous, les plus jeunes, sommes si naïves... Tout peut arriver !

Mais moi, j'ignore tout de ces choses-là ! Non. Maman ne m'explique désespérément rien. Elle se borne à me donner des ordres : fais pas ci, fais pas ça, et moi, docile, je n'ose la questionner et encore moins me révolter, jamais. Cependant quand la tension est à son comble, j'explose littéralement en crise de nerfs ou tétanie. C'est affreux.

Par bonheur **Angelita** et Rosita, une autre amie sincère, sont là, gentilles, fidèles et solidaires. Toutes les trois, nous nous promettons en secret que dès que nous sortirons de cet enfer nous habiterons ensemble. Alors elles deux reprendront leur métier, le remaillage pour **Angelita** et l'atelier de confection pour Rosita. Et moi je m'occuperai de la maison ! Que d'espoir, que d'illusions ! Nous n'avons que 20 ans... Notre imagination est bien notre seule liberté.

A propos de liberté, les quelques intellectuelles parmi nous affirment qu'elle se gagne aussi par le savoir, par la culture, et tentent de nous convaincre de mettre à profit ce temps d'internement pour qu'il ne soit pas irrémédiablement gâché. Les plus lettrées d'entre nous donnent alors des cours de français, de maths... Ma soeur enseigne l'espagnol. Certaines comme moi apprennent à lire et à écrire le Français. Nous allons même jusqu'à organiser des réunions littéraires autour de **Fernande Valignat ***, professeur de lettre internée avec nous, dans "baraque 6", celle des politiques françaises, pour la plupart communistes. Cette initiation littéraire a beaucoup contribué à développer mon goût pour la lecture. (*dans le texte: *Livignac; F. Valignat avait fondé l'Amicale des Internées des Camps de Rieucros et de Brens*)

Nous formons également une chorale et organisons dès que faire se peut de jolies fêtes, non seulement au sein de notre "baraque 7", mais dans tout le camp. Et à chacune de ces joyeuses manifestations, à notre demande, le commissaire autorise son fils à nous photographier. Des photos que nous pouvions acheter. (C'est la raison pour laquelle, je n'ai, du camp, que des photographies de fête)

Arrive bientôt la **fête des mères**. Alors nous chantons **des berceuses dans les langues respectives des mamans** présentes ; qu'elles soient françaises, espagnoles, polonaises, allemandes, ou juives... Et toute seule je déclame, en français bien sûr, un texte de Victor Hugo. Je suis très fière d'autant que je ne suis en France que depuis cinq mois !

Les quelques menus travaux manuels et activités culturelles nous permettent de résister à cette vie de misère imposée. Ainsi nous gardons bon moral et dignité.

Montserrat, étant fiancée, à la chance d'être libérée au bout de six mois pour raison de... mariage ! A condition de publier les bans dès sa sortie. Le futur époux, très amoureux a immédiatement fait toutes les démarches nécessaires auprès des autorités préfectorales. Ils se marient donc à Bagnac, leur lieu de travail, en présence de Josep qui est toujours dans sa ferme ; de Ramon qui lui, ne pouvant plus payer le loyer de Mours, tout de suite après nos arrestations a été engagé dans la propriété agricole des Aurières ; et de papa qui après sa sortie de prison a été transféré dans une compagnie de travailleurs étrangers vouée à la construction du barrage de Laroquebrou. Mon père fait le voyage à pied, soit près de 40 kilomètres pour marier sa fille ! Le jeune couple s'installe donc à Bagnac, et bien que peu fortunée ma soeur parvient de temps à autre à nous envoyer un fameux paquet contenant généralement quelques pommes de terre, des noix, des oeufs... Et quand justement on reçoit ces oeufs on n'en déguste qu'un à la fois. En manger deux relèverait du luxe ! Mais on s'en accomode : j'adore le blanc monté en neige. Avec un peu de saccharine, c'est mon dessert favori ! De fait maman mange le jaune, un tant soit peu contrariée pensant à juste titre qu'elle se nourrit plus "richement" que moi. Elle en a bien besoin cependant. Sa ménopause la fatigue, et du reste, elle ne tarde pas à faire une hémorragie qui la cloue un temps à l'infirmerie. A ce propos, chose moins normale, les plus jeunes n'ont plus ou très peu de règles. Nous imputons cela du fait de la mauvaise alimentation... Mais, pas dupes, nous sommes toutes à penser que l'on nous administre du bromure à notre insu.

Quoi qu'il en soit ma soeur fait tout ce qu'elle peut pour nous procurer un peu de nourriture. Les temps sont si durs, même dehors, même libre. Josep le pauvre ne peut pas grand chose pour nous, pas plus que Ramon, qui vient d'être réquisitionné pour le Travail Obligatoire. Sous la coupe des Allemands il est expédié un peu partout en France pour débayer les dégâts des bombardements. Papa non plus ne peut rien nous envoyer. Dans ses lettres trop rares, immanquablement censurées il ne nous raconte pas grand-chose sur ses conditions de vie. Discret comme d'habitude.

Une correspondance s'installe donc entre nous. **Nous avons le droit d'écrire une lettre par semaine**. Une fois, alors que je suis en train de cacheter le courrier, une amie lit fortuitement l'adresse sur l'enveloppe et s'exclame "tiens, j'ai un ami qui travaille au barrage, peut-être ton père le connaît, il s'appelle Ramon... Ramon Mor. Demande-lui !" Quelques jours plus tard nous transmettons le bonjour de ce certain monsieur Mor à Pepita ! Elle est ravie, moi aussi, pourtant loin de me douter de ce que l'avenir me réserve !

Les jours passent lentement, le printemps nous délivre de la boue et de la glace et fait apparaître quelques herbes sur le bords des baraques, aux endroits où le sol n'est pas piétiné, on ne sait par quel miracle, un petit tapis de trèfles rachitiques a réussi à germer. Pour nous ce peu de verdure est un peu d'espoir que nous recherchons dans une quête au trèfle à quatre feuilles. On s'accroche à tout ! L'été arrive et avec lui une canicule de plomb écoeurante. Même le soir dans nos boxes l'air est irrespirable, alors à l'heure du couvre-feu, on triche un peu. Nous les J3 de la "baraque 7", les "Pitchounettes" comme on nous appelle, à savoir **Angelita**, Rosita, Paquita, Carmen et moi "la Nuri", au lieu de rentrer comme il se doit, nous nous asseyons sur les marches de l'entrée et chantons. Une gentille façon de laisser couler le temps jusqu'à la fraîcheur de la nuit, tout en donnant, un tant soit peu, de distraction aux femmes empreintes de trop de solitude.

Mais bientôt une nouvelle tragédie vient bousculer la monotonie ambiante. Le 26 août 1942 au soir, bien après le couvre-feu, des miliciens nous sortent du lit. Ils encerclent le camp tandis que d'autres pénètrent dans les baraques, bloquent les sorties et annoncent : "celles qui sont nommées, prennent leurs bagages et nous suivent". Bizarrement, notre refuge est épargné. Personne n'est appelé. Le but étant de nous consigner dans nos baraques tout en détournant notre attention.

Confinées à l'intérieur, tremblantes, nous ne bronchons pas, mais très vite des cris nous parviennent de l'extérieur. C'est alors que par les fenêtres nous apercevons dans l'allée centrale un bien pitoyable cortège. Des femmes sont emmenées de force par la milice qui, sans vergogne, les brutalise, les traîne dans la poussière par les bras, les cheveux. Ces pauvres femmes hurlent, pleurent, s'interpellent, supplient de ne pas être séparées, mais rien n'y fait. Révoltées, hors de nous et la tête hors des fenestrons nous nous liguons et vociférons dans toutes les langues toutes sortes d'insultes aux hommes en uniforme, impassibles. Nos gerbes d'injures ajoutées aux plaintes désespérées des pauvresses sont insoutenables. Les victimes sont escortées vers le camion dans lequel on les pousse violemment. Deux juives vont même jusqu'à s'ébouillanter les pieds. Elles éviteront par ce subterfuge le départ mais feront partie du convoi suivant : le 11 septembre 1942. Les plus vaillantes d'entre elles se mettent à chanter "Ce n'est qu'un au revoir", tandis que nous autres, affolées, désemparées, désespérément impuissantes entonnons en chœur et en larmes "la Marseillaise". Le camion démarre emportant pas moins de trente-six femmes dont ma petite copine Vera Lipschutz. Elle n'a que seize ans. Son forfait ? Etre juive. J'ai mal au ventre. Chancelante, je relis la devise inscrite sur le mur de la salle d'activité du camp : "Il n'y a pas un endroit au monde qu'on ne regrette pas d'avoir quitté". Peut-on dire ça à ces juives enlevées ? Que vont-elles devenir ? A ce moment précis, aucune d'entre nous ne connaît, ne peut imaginer l'atroce vérité. Elles partent vers l'extermination, via Auschwitz. Ce drame épouvantable ne reste pas isolé. Non. Il va se reproduire plusieurs fois durant l'été, chaque fois plus poignant, même si les déportées sont de moins en moins nombreuses.

Ces tristes épisodes s'ancrent à jamais dans nos mémoires. Comment chasser de nos têtes ces cris et ces regards perdus ? Impossible. Nous sommes sur le qui-vive en permanence. Puis peu à peu, la résignation prend le pas sur la révolte. La tristesse sur la colère. Une pesante atmosphère de deuil envahit le camp. Le froid, la grisaille, la pluie reprennent leurs droits.

Nous en sommes à notre deuxième hiver. Noël approche. Alors, comme exutoire à nos malheurs, à nos aigreurs, à nos peurs ; comme pour faire la nique à cet internement qui n'en finit pas, parce que la vie est là, malgré tout, nous décidons d'un commun accord de faire une sacrée belle fête. Une vraie belle fête de famille.

Pour l'occasion nous décorons un semblant d'arbre de Noël. En fait une vieille branche de chêne à laquelle on suspend des coquilles de noix décorées d'un ruban jaune en organdi. Avec ce joli ruban on fronce des volants autour de la demi coquille et l'on confectionne oreillers et petits draps qui viennent garnir l'intérieur. On dirait des petits berceaux, c'est magnifique ! Ainsi chacune a son cadeau.

Puis nous sortons de nos alcôves tout ce qui peut servir de table pour n'en faire qu'une, très longue, au milieu de l'allée centrale de manière à pouvoir manger toutes ensemble. Pour améliorer le repas de la cantine toutefois un peu plus copieux que d'ordinaire, nous mettons en commun sans la moindre hésitation nos précieuses provisions. De plus, pour être agréables à nos aînées, c'est nous, les Pitchounettes, qui assurons le service. Un geste de gentillesse et de solidarité fort apprécié, qui nous vaut même les félicitations des surveillantes !

Réunies autour de cette table de fortune bien fournie, joyeuses et souriantes malgré l'absence des autres et des nôtres, nous vivons assurément l'un des plus beaux jours de cette villégiature forcée.

Toutefois, pour moi, le jour le plus beau du camp, c'est le premier juillet 43. Le mari de Montse, en tant que chef de famille s'est porté garant et a réussi à obtenir ma libération.

Je suis libre. Libre !

Le portail du camp, ce portail que je voyais depuis la fenêtre de notre cabine, qui m'avait, si souvent, fait rêver de pouvoir le franchir, ce portail vient de claquer derrière moi se refermant sur le passé pour la liberté, cette fois. L'espace, la grandeur des prés qui s'étendent devant moi, m'éblouissent je suis à la limite du malaise. Est-ce l'émotion ? Un peu, peut-être mais je comprends que ce vertige était plutôt un sensation visuelle. Mes yeux habitués, depuis si longtemps à ne percevoir qu'un champ d'une courte distance, limité par les planches qui clôturaient le camp, mes yeux se retrouvent, tout d'un coup, devant un large horizon infini cette perception oubliée les surprend douloureusement. Adieu Brens ! Au revoir maman. Elle, n'est pas libérée. C'est une déchirure. Que faire ? Que va-t-il lui arriver ? On me presse. Une surveillante est chargée de m'accompagner à la gare de Gaillac. Sur le chemin, en passant sur le pont qui relie Brens à Gaillac, je me retourne une dernière fois pour regarder les planches et les barbelés qui m'ont retenues prisonnière et gardent encore maman. Les larmes au bord des paupières, résignée, je suis la surveillante.

Les rails me conduisent à mon beau-frère, qui m'attend à Rocamadour dans le Lot. Ma soeur et lui résident à présent à Alvernac. Que la vie est belle !"

(p. 115)

Notre association poursuit avec persévérance le travail "Mémoire, Histoire et Citoyenneté.